



Alliance Française

Cambridge - Norwich

Literature in Time n°6 – 13/05/2025

Texte n°1 : *Un barrage contre le Pacifique*, Marguerite Duras, 1950

*Ce passage est extrait du roman **Un barrage contre le Pacifique** (1950) de **Marguerite Duras**, inspiré de sa propre enfance en Indochine française. Il met en scène une **mère colon française ruinée**, vivant avec ses deux enfants sur une terre marécageuse régulièrement inondée par la mer, que l'administration coloniale lui a vendue en toute connaissance de cause.*

*Dans cet extrait, la mère **s'effondre physiquement et moralement** après quinze années de luttes vaines pour protéger sa concession. C'est un moment de **désespoir lucide**, où elle prend conscience de l'échec total de son rêve : transmettre une terre viable à ses enfants. Son discours désabusé met à nu la cruauté du système colonial, la condition des colons pauvres, et l'illusion du mérite et du progrès.*

*Ce texte illustre parfaitement le **style sobre et tendu de Duras**, ainsi que sa capacité à dire, dans une langue dépouillée, la **violence sociale, l'impuissance et l'épuisement intérieur**. À travers cette scène, la figure de la mère devient **emblème tragique d'un monde sans avenir**, pris entre misère, injustice et désillusion.*

— Tu le sais, tu le sais que j'ai travaillé pendant quinze ans pour pouvoir acheter cette concession. Pendant quinze ans je n'ai pensé qu'à ça. J'aurais pu me remarier, mais je ne l'ai pas fait pour ne pas me distraire de la concession que je leur donnerais. Et tu vois où j'en suis maintenant ? Je voudrais que tu le vois bien et que tu ne l'oublies jamais.

Elle ferma les yeux et, épuisée, s'affaissa sur son oreiller. Elle portait une vieille chemise de son mari. Autour de son cou, il n'y avait plus le diamant mais seulement la clef de la remise attachée à la ficelle. Ça n'avait plus de sens parce que maintenant elle se serait laissé voler avec indifférence.

— Je crois que Joseph a eu raison, j'en suis de plus en plus sûre. Et si je reste au lit ce n'est pas à cause de Joseph ou parce que je suis malade, c'est autre chose.

— À cause de quoi ? demanda Suzanne, à cause de quoi ? faut le dire.

La figure de la mère se rida. Peut-être qu'elle allait se mettre à pleurer devant Agosti.

— Je ne sais pas, dit-elle d'une voix enfantine, je me trouve bien au lit.

Elle faisait un effort visible pour retenir ses larmes devant Agosti.

— Je ne vois pas ce que je pourrais faire de plus si je me levais. Moi, je peux plus rien pour personne.

Tout en parlant elle levait les mains et les laissait retomber sur le lit dans un geste d'impuissance et d'exaspération.

— Dans le haut, dit doucement Suzanne, après un moment, ils ont fait des ananas. Et ça se vend bien. Faudrait peut-être voir.

La mère renversa la tête en arrière et ses larmes commencèrent à couler malgré elle. Le fils Agosti eut un mouvement vers elle comme pour l'empêcher de tomber.

— C'est du terrain sec, chez eux, dit-elle en pleurant, ici on ne peut pas en faire.

Par quelque côté qu'on la prenne maintenant on l'atteignait toujours dans des régions vives et douloureuses. Ce n'était plus possible de lui parler de quoi que ce soit. Toutes ses défaites se tenaient en un réseau inextricable et elles dépendaient si étroitement les unes des autres qu'on ne pouvait toucher à aucune d'elles sans entraîner toutes les autres et la désespérer.

— Et puis pourquoi est-ce que je ferais des ananas ? pour qui ?

Le fils Agosti se leva, vint plus près d'elle et resta debout à la hauteur de sa tête pendant un long moment. Elle se taisait.

— Faut que je parte, dit-il. Voilà l'argent du diamant.

Elle se redressa d'un seul coup et rougit violemment. Jean Agosti prit dans sa poche une liasse épinglée de billets de mille et la lui tendit. Elle les prit machinalement et les garda dans sa main entrouverte, sans les regarder, sans le remercier.

— Il faut m'excuser, dit-elle alors avec douceur. Mais tout ce qu'on me dit je le sais. J'avais pensé aux ananas, je sais que l'usine de Kam les achète très cher pour faire des jus de fruits. Tout ce qu'on peut me dire je le sais.

— Faut que je parte, répéta Agosti.

— Au revoir, dit la mère. Peut-être que tu reviendras ?

Il fit une grimace. Sans doute tout à coup, découvrait-il ce qu'on voulait peut-être de lui, ce qu'on aurait voulu qu'il dise, les assurances même très vagues qu'on attendait.

— Je ne sais pas, oui peut-être.

La mère lui tendit la main sans répondre, sans le remercier. Agosti sortit de la pièce avec Suzanne. Ils descendirent l'escalier du bungalow. Il avait l'air mal à l'aise.

— Faut pas faire attention à ce qu'elle dit, lui dit Suzanne, elle en a tellement marre.

— Viens avec moi jusqu'au bout du chemin.

Il avait toujours l'air embêté. Il marchait à côté d'elle, la tête ailleurs. Dans l'après-midi il avait été très différent, il l'avait regardée avec beaucoup d'attention : « J'aime comme t'es faite », avait-il dit. Suzanne s'arrêta au milieu du chemin.

— J'ai pas envie d'aller jusqu'au bout, je vais rentrer.

Il s'arrêta, surpris. Puis il sourit et l'enlaça. Elle se laissa faire, indifférente. La chose qu'elle devait lui dire était difficile à dire en termes précis. Elle n'avait jamais encore fait un effort de cet ordre qui mobilisait toutes ses forces et l'empêchait de sentir qu'il était en train de l'embrasser.

— T'as pas besoin d'avoir peur, dit-elle enfin.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Il la lâcha et la tint à bout de bras, son visage face au sien.

— J'épouserai jamais un type comme toi. Je te le jure. On n'en parlera jamais et faudra plus du tout faire attention à ce qu'elle te dira, parce que je te jure, jamais je ne t'épouserai.

Il la regardait avec beaucoup de curiosité. Puis, détendu, il rit.

— Je crois que t'es aussi cinglée que Joseph. Pourquoi que tu m'épouserais pas ?

— Parce que c'est partir que je veux.

Il redevint sérieux. Peut-être même était-il un peu décontenancé.

— J'ai jamais eu l'intention de t'épouser.

— Je sais, dit Suzanne.

— Peut-être que je reviendrai jamais, dit Jean Agosti.

— Au revoir.

Il s'éloigna puis revint sur ses pas et la rattrapa. [...]

— Ça me fait plaisir que ce soit avec moi. Mais je crois que t'es aussi cinglée que Joseph, alors vaut mieux que je ne revienne pas.

Elle s'éloigna et cette fois Agosti ne la rattrapa pas.

Suzanne rentra doucement dans la chambre de la mère. Elle ne dormait pas. Lorsqu'elle entra la mère la regarda en silence, les yeux brillants. Dans sa main posée sur sa poitrine il y avait toujours la liasse de billets de mille francs que lui avait donnée Agosti. Sans doute ne les avait-elle pas encore comptés. Elle se demandait peut-être quoi faire de tout cet argent maintenant.